

L'INTERTEXTUALITE EN PHILOSOPHIE : CITER LES GRANDS AUTEURS

ALAIN

« Histoire de mes Pensées » dans *Les Arts et les Dieux*, éd. Pléiade

Ce que j'appelle civilisation, c'est ce qui va de soi dans nos vertus, et c'est cette sorte de politesse, je n'ose dire, plus étendue, plus sérieuse que la politesse, car la politesse va fort loin et je n'en vois pas les limites; la plus grande charité est souvent caché dans la politesse. La politesse est un hommage au semblable, une reconnaissance du semblable, sans enquête, au seul aspect ... Un homme de politesse moyenne est fin comme trois moralistes. Il est Pascal, il est Vauvenargues, il est Voltaire, et il ne s'en doute point. Cela va tout seul, cela est mécanique. *O mécanique civilisation*. C'est un mot de Montaigne pensant à la conquête de l'Amérique et aux rustiques vertus des indigènes, si promptement broyées. Montaigne va ici au fond. Ce mot réveille. Le mal des civilisations est qu'elles sont mécaniques. On s'y fie, on s'y repose ...¹.

D'UNE CITATION FAUSSE DE MONTAIGNE

Pierre Larthomas *L'information grammaticale* Année 1986 29 p. 16



Il ne convient pas que les philosophies se trompent. Les linguistes les remettent au pas. Voici ce qui arriva au philosophe Alain, qui un jour, cita Montaigne de manière indue. La réaction du linguiste Pierre Larthoma ne se fit pas attendre.

Las ! La citation de Montaigne doit faire sursauter tout lexicologue digne de ce nom.

Dans ce passage d'Alain, on reconnaît bien sûr, admet Pierre Larthoma « la subtilité de sa pensée » et « la spontanéité de son style ».

Mais un homme du XVI^e siècle ne pouvait employer le mot *civilisation*. Tous les dictionnaires nous indiquent que le mot n'apparaît qu'au XVII^e siècle : terme d'abord juridique et désignant la transformation d'un procès criminel en procès civil (1732, Trévoux), il ne prend le sens actuel qu'en 1756 et c'est Mirabeau dans *L'Ami de l'homme* qui le lui donne. Montaigne employait le mot « police » et parlait de « nations policées ». Kant d'ailleurs reprendra le terme.

La citation est donc fautive. Le texte de Montaigne est une harangue contre la « civilisation », européenne cela va de soi : (*je l'ai transcrit dans l'orthographe actuelle, tant qu'elle est encore respectée*)

« Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre : mécaniques victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilité et calamitez si misérables. O mécanique civilisation... »

O mécanique civilisation...

Montaigne, explique le savant et précis lexicologue, fait un contre-sens sur l'adjectif qui ne saurait avoir ici la valeur que lui donne le philosophe. Alain appuie donc sa brillante démonstration d'une citation fautive et interprète mal le mot essentiel. Constatation qui ne met en cause ni son talent ni la profondeur de son texte, ni même sa connaissance de Montaigne.

Quelle est donc la faute d'Alain ?

Il cite le texte de mémoire, selon sa méthode :

« . . . après avoir remarqué qu'on ne relit guère les extraits que l'on a faits la plume à la main, j'ai fini par savoir qu'il vaut mieux ne rien noter, et ne pas même chercher à retenir, mais plutôt se rendre familier le livre, jusqu'à trouver sans hésitation n'importe quel passage auquel on a pensé. »

¹ Ce passage se trouve au livre III dans le chapitre intitulé *Des coches*. Dns n'importe quelle séquence de première, on le trouve parmi les lectures analytiques

Alain est un pédagogue. Il sait et il le dit que Montaigne est « long à connaître », et il exerce les garçons à trouver au doigt, et sans hésiter soit l'accident de Montaigne, ou l'histoire de l'écuelle, ou Montaigne sur le pas de sa porte, déclarant la paix aux hommes ! »². Autrement dit, les passages les plus significatifs. Or, si la méthode est excellente souligne Pierre Larthemas, elle n'est pas sans danger, pas seulement pour le philosophe mais plus encore pour le linguiste et le stylisticien « qui doivent s'assurer d'abord qu'ils travaillent sur des textes sûrs ».

Et se souvenir de la dent dont parle Fontenelle simplement recouverte d'une feuille d'or, et toujours menaçante.

La leçon du linguiste est pointilliste – pour ne pas dire pointilleux – mais elle est sottre.

Entre civilisations et nations policées, pour le philosophe, quelle différence ? Que ce soit les nations policées ou les civilisations, ce qu'il décrit, ce sont des exactions... Qu'il dénonce. En toute simplicité, en homme qu'il est avant d'être un philosophe.

Les nations « non policées » valent-elles mieux ? Il semble que non.

Le XVIème siècle avait tendance à prétendre que oui, et on a appelé cela le « mythe du bon sauvage ».

ANNEXE Bernard Le Bouyer de Fontenelle, *Histoire des Oracles* 1687



Il serait difficile de rendre raison des histoires et des oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux Démons, mais aussi tout cela est-il bien vrai ? Assurons nous bien du fait, avant de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horatius, professeur en médecine à l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens, et aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit sur la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eût examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très bien avec le faux.

² Histoire de mes Pensées dans *Les Arts et les Dieux*, éd. Pléiade, p. 1 51